

Installation de Coline Serreau à l'Académie des beaux-arts
Mercredi 11 décembre 2019
Hommage à Pierre Schoendoerffer

Mesdames, messieurs... je vous remercie d'être venus ici aujourd'hui, famille, amis, collègues, techniciens de cinéma, acteurs, musiciens, choristes, amours anciens ou présents, amis et famille de Pierre Schoendoerffer. Je suis heureuse de vous sentir près de moi dans cette cérémonie qui va me rattacher à une compagnie dont je mesure avec gratitude, depuis plus d'un an que je la fréquente, la bienveillance à mon égard, la haute qualité artistique, et dont je me réjouis chaque mercredi de la retrouver pour discuter de nos métiers, divers en apparence, mais semblables dans leur essence, métiers auxquels nous avons consacré nos vies et que les académiciens défendent avec passion et générosité.

Je vais maintenant vous parler de celui au fauteuil duquel je succède, Pierre Schoendoerffer.

Pierre est un cinéaste dont l'on pourrait croire que l'œuvre est à l'opposé de la mienne.

Moi fille de militants, de résistants purs et durs, qui ont commencé leur jeune vie d'adultes par le soutien aux républicains espagnols contre Franco, puis sont entrés en résistance contre les allemands, (*Les trois femmes qui m'ont élevée sont aujourd'hui au Panthéon au titre des Justes parmi les nations car ayant sauvé de nombreux enfants juifs à Dieulefit dans la Drôme*).

Ensuite mes parents se sont insurgés contre la guerre d'Algérie, guerre d'occupation coloniale, ils ont soutenu très concrètement la résistance algérienne :

Ma mère a été inculpée par l'état français pour trahison car elle était signataire du manifeste des 121 avec : Simone de Beauvoir, Roger Blin, Pierre Boulez, André Breton, Michel Butor, Danièle Delorme, Marguerite Duras, Claude Lanzmann, Jérôme Lindon, Dyonis Mascolo, François Maspéro, André Masson, Maurice Nadeau, Alain Resnais, Alain Robbe-Grillet, Françoise Sagan, Nathalie Sarraute, Jean-Paul Sartre, Claude Sautet, Simone Signoret, Siné, Laurent Terzieff, François Truffaut, Vercors, et tant d'autres...

Mon père fut menacé de mort par les bombes de l'OAS parce qu'il montait au théâtre Récamier, en pleine guerre d'Algérie, "Nedjma" du poète Kateb Yacine, qui dénonçait la torture et les massacres de Sétif en 1945.

Puis mes parents, et moi-même comme lycéenne, avons lutté contre la guerre d'Indochine au sein des comités Vietnam, dans les années 60.

Et nos combats ont continué en 1968 pour la libération de l'avortement et de la contraception, puis contre la dictature stalinienne, ma mère ayant participé activement à la publication des auteurs dissidents soviétiques du groupe des samizdats : Anna Akhmatova, Boris Pasternak, André Siniavsky, Iouli Daniel...

Et tous ces combats se sont trouvés justifiés par l'histoire : victoire de la résistance, du FLN algérien, fin de Franco et avènement de la démocratie en Espagne, libération des colonies françaises, vote de la loi Veil, fin du régime stalinien...

Et me voici devant vous à devoir faire l'éloge de Pierre Schoendoerffer, dont on pourrait penser qu'il faisait l'apologie de la guerre.

Cela aurait pu être un exercice difficile, et pourtant c'est avec un immense plaisir que je vais ici parler de cet homme que je n'ai croisé qu'une fois, dont l'œuvre ne nous parle, en fait, que de terre et d'humanité, dont toute l'histoire me touche très profondément.

J'ai rencontré Pierre et Patricia, son épouse, lors d'un festival de cinéma. Ni Patricia ni moi ne parvenons à nous rappeler où ni quand, mais le souvenir de deux jours délicieux passés

avec eux reste vivace en moi. Je me suis toujours sentie une étrangère dans les grand'messe du cinéma, et j'ai trouvé ce jour-là en Pierre et Patricia deux ovnis aussi décalés que moi, des personnes tendres, joyeuses et pleines d'humour. Nous avons passé du temps ensemble à rire, à manger, à se raconter des blagues et des histoires. Pierre me disait avec son charme provocateur et son sens de l'autodérision : "Vous savez moi je ne suis qu'un cinéaste de guerre..."

Et moi de lui répondre : "Peut-être, mais en tout cas vous n'êtes pas un homme de guerre."

Le cœur de sa souffrance fut la perte trop précoce d'un père admiré, dont jeune adolescent il avait encore tant besoin. Ce chagrin a marqué le départ d'une œuvre où Pierre Schoendoerffer à travers des récits de guerre, aura recherché la fidélité à des valeurs et témoigné de la solidarité d'une fratrie en constante proximité avec la mort.

Pierre Schoendoerffer naît le 5 mai 1928

Son père est protestant et alsacien. Comme beaucoup d'Alsaciens il avait la France dans le cœur.

Il a une enfance itinérante, au gré des postes de son père ingénieur centralien.

Il est le 4ème enfant d'une fratrie de cinq.

Il dit : Je suis d'une génération née après la 1^{ère} guerre mondiale. Le père de ma mère, qui avait fait la guerre de 1870, s'était réengagé volontaire en 1914 pour avoir sa revanche sur les allemands. Il est mort en 17 sur le Chemin des Dames. Ma mère est devenue pupille de la nation. Mon père quant à lui est revenu vivant de la guerre de 14, mais très malade car il avait été gazé. Pendant la seconde guerre mondiale, nous avons subi les bombardements à Annecy, mon père souffrait beaucoup des poumons."

En effet son père meurt des suites de la guerre, les poumons détruits, dans de grandes souffrances qu'il cache à ses enfants. Pierre devient pupille de la nation comme sa mère l'avait été. Cette mère, une femme forte, aimante, fait toutes sortes de métiers pour s'en sortir et élève seule ses cinq enfants. Pierre a des difficultés scolaires, il est dyslexique.

Il dit : J'ai perdu mon père très jeune, à quinze ans, et je me suis cherché depuis des pères de substitution. J'en ai trouvé dans l'armée, quelques lieutenants ou capitaines, mais surtout dans les livres. Ce furent Cendrars, Conrad, Melville, Jules Verne, Stevenson... Ils m'ont servi de point de repère dans l'archipel de la vie et de la littérature. Je n'ai pas cherché à les imiter, à rester dans leur sillage, mais ils représentaient ces phares, balises, clochers d'églises qui, lorsque vous naviguez, vous évitent de faire naufrage.

Pierre découvre le roman de Joseph Kessel "Fortune Carrée", c'est un choc, pour lui qui n'avait jamais vu la mer, c'est le chemin de la "vraie vie".

"Ma situation scolaire avait touché le fond. Dyslexique, sans orthographe, j'étais un ignare absolu, je voulais naviguer."

En 1947, à 18 ans, il se présente à l'examen d'entrée de l'École nationale de la Marine marchande, mais il échoue. Alors il s'embarque comme matelot léger sur un cargo suédois. Il va naviguer ainsi pendant 18 mois, essentiellement en mer Baltique et en mer du Nord.

Et puis : "Un soir, je rêvassais à la barre. Je me suis dit que j'avais envie de raconter des histoires. Vu mon niveau scolaire, l'écriture était exclue, j'ai décidé de faire du cinéma."

Au début des années 50, il revient en France pour son service militaire. Il traîne dans les maisons de production. Mais le cinéma dit-il, c'est le château de Kafka, il faut être à l'intérieur pour y entrer, et pour être à l'intérieur il faut y entrer.

Il lit un article dans Le Figaro qui évoque la figure d'un reporter du service du cinéma des armées qui vient de mourir au combat.

Alors il se porte volontaire pour l'Indochine, il passe un test pour entrer dans ledit service, on l'enferme dans une chambre avec une caméra, il se débrouille tant bien que mal.

Tout de même lucide sur la réalité de ses compétences, il va voir le vieux Chevreau, loueur de caméras dont tous les cinéastes de notre génération se souviennent, un homme généreux, toujours prêt à aider les jeunes. Pierre lui dit : *"Je suis prêt à balayer vos hangars, mais je voudrais pouvoir tripoter des caméras, voir comment ça marche"*. Ainsi, avec un vieux réparateur de caméras, Pierre apprend en détail ce qu'il y a dans le ventre de cet outil magique. A l'époque il n'y avait pas d'informatique dans les caméras, que de la mécanique, ce qui en faisait des outils tous terrains. Arrivé au Vietnam, il rencontre Raoul Coutard qui devient son ami et plus tard son chef opérateur pour presque tous ses films.

Pierre assiste à la grande bataille de Dien Bien Phu, mais il n'a pas le temps de filmer beaucoup, il est très vite blessé à la jambe et évacué. A peine rétabli, il se fait de nouveau parachuter dans la bataille.

On lui demande pourquoi. Il répond : *"Parce que c'était la grande bataille, c'était la fin. C'était un raisonnement passionnel, pas rationnel. Les gens m'ont dit : "N'y va pas, c'est foutu". J'ai dit, il faut que j'y aille, qu'il y ait un témoin."*

Il écrit : *"Le silence merveilleux d'une descente en parachute dans un air bien porteur était déchiré par le méchant claquement des balles. Au sol, c'est l'artillerie qui nous prit à partie. La plaine était jaune, les collines rougeâtres et, plus loin, la ligne bleue des montagnes tremblait dans la chaleur. La rizière sur laquelle on nous avait balancés sans cérémonie était poudreuse et grise. Un peu de noir aussi, ça et là des flaques de sang séché, au milieu d'un bric-à-brac de douilles, de casques percés, de pansements sonillés, de bidons cabossés."*

Même dans les pires moments de la bataille, Pierre mêle à sa compassion la vision d'un peintre, d'un poète.

Le 7 mai 1954 Dien Bien Phu tombe.

"Je n'ai jamais vu autant d'hommes pleurer, certains se cachaient, d'autres n'en avaient rien à foutre qu'on les voie pleurer, pleurer de désespoir".

Il est fait prisonnier. Il reste trois mois et 20 jours en captivité, avec de terribles séances d'autocritique et un seul bol de riz par jour. Plus des deux tiers des prisonniers de Dien Bien Phu n'en sont pas revenus. Pierre survit à l'épreuve de cette dure captivité.

Il dit : *"La captivité, c'est l'envers de l'aventure. Ce n'est pas exaltant comme une charge de cavalerie ! C'est une descente en soi-même et j'ai encore des tas de choses à puiser là-dedans..."*

Désormais l'Indochine ne le quitte plus.

Pierre Schoendoerffer a vécu à Dien Bien Phu un moment fondateur de son histoire personnelle. C'est là qu'il est devenu adulte, disait-il. De cette période, de ceux qu'il a vus mourir et envers lesquels il se sentait redevable, de sa propre mort qu'il a vue si proche à plusieurs reprises en captivité, Schoendoerffer a toujours voulu rendre compte.

Il devient photographe de presse, voyage beaucoup. Au Maroc, il rencontre sa future épouse Patricia Chauvel, fille de Jean Chauvel, ambassadeur à Londres, sœur de Jean-François Chauvel, le grand reporter des années 60, lui-même père de Patrick, actuel photoreporter.

Pierre et Patricia, que l'on appelait Pat, auront trois enfants, Frédéric, réalisateur, Ludovic, acteur et monteur et Amélie, auteur.

PAT DIT DE LUI :

C'était un innocent, il a tout attendu de la vie, il était très joyeux. Mais parfois il faisait des cauchemars, se mettait à hurler, tout le monde se réveillait, il disait : "Je suis happé par le fond". Les mois de captivité au Vietnam le hantaient.

JEAN-CHRISTOPHE BUISSON, un journaliste ami, dit de lui : *Il n'a jamais eu d'arme, ce n'était pas un chasseur. Il était humaniste, attentif aux gens. Il aurait pu être curé, ou médecin car c'était la petite misère des hommes, l'humanité qui l'intéressait. Il s'est souvent fait rejeter. Jeune il disait : "Je ne sais pas ce que je vais faire de ma vie". Quand il entendait la chanson de Brassens : "Elle est à toi cette chanson, Toi l'auvergnat qui sans façon, M'a donné quatre bouts de bois, Quand dans ma vie il faisait froid", il pleurait.*

Il est tombé amoureux du peuple vietnamien dont il se sentait proche par leur pudeur presque protestante. Pierre était un taiseux, il ne racontait pas ses sentiments. Les parpaillots ont une ligne directe avec dieu.

FREDERIC SON FILS RACONTE :

Vers 12 ans je lui ai dit, je veux faire le même métier que toi. Il a dit, tu le feras mieux que moi. Il était généreux, encourageant. Il était joyeux quand il tournait, avec l'esprit de groupe des tournages, la communauté, le sentiment d'être dans une bulle de paradis éphémère, même dans des conditions de tournages très dures. Avec une équipe, on n'est plus seuls.

J'ai été son assistant, je suis devenu son ami, je lui montrais mes films en premier, il me conseillait avec bienveillance.

En 1956, c'est Joseph Kessel, son idole littéraire qu'il a rencontré à Hongkong après sa libération, qui lui permet de réaliser en Afghanistan un "documentaire romancé" tiré d'un de ses livres, *LA PASSE DU DIABLE*. Il fait ensuite la connaissance du producteur Georges de Beauregard, qui finance ses films suivants : *RAMUNTCHO* et *PECHEURS D'ISLANDE*, film tourné en pays Bigouden. C'est grâce à Patricia son épouse, que Pierre a découvert la Bretagne qu'il a passionnément aimée pour sa rudesse, son authenticité. Il a trouvé là sa terre d'adoption, d'enracinement.

1963 – LIVRE : En 1963, il publie son premier roman, *LA 317^e SECTION*, inspiré de l'expérience indochinoise qui hantera toute son œuvre. Il tire un film de ce livre, qui sort en 1965. Il devait d'ailleurs déclarer que ce n'était pas "un vrai roman, mais déjà le scénario exact du film". À propos du film lui-même, Schoendoerffer a souligné que ce n'était pas un film de guerre, mais que ce qui l'avait fasciné, c'était "le cheminement vers la mort d'un groupe d'hommes, pendant lequel ils traversent un certain nombre de vallées, de déserts et de mers de larmes."

1964 – En 1964, il réalise l'adaptation au cinéma de *LA 317^e SECTION*, avec Bruno Cremer et Jacques Perrin, image de Raoul Coutard. Il obtient le prix du scénario au Festival de Cannes.

Dans un hommage à Bruno Cremer, Pierre Schoendoerffer se souvient :

"Sept semaines de tournage au Cambodge, en pleine jungle, pendant la mousson, au bout du bout du monde. Un film de pauvre pour parler d'une guerre de pauvres. On couchait par terre sous un auvent, dans la boue, et il y avait ces abominables sangsues, l'odieux bourdonnement des moustiques. On n'avait rien à boire, sauf une caisse de bières du Tonkin qui était arrivée à dos d'éléphant dans la cabute de Pétrôle, Pétroline et Pétrulette, un Chinois, sa femme et sa fille, qui tenaient boutique, si l'on peut dire. Le stock de bière fut vite englouti. Il ne nous restait plus que l'eau de la rivière qu'on faisait bouillir pour éviter la dysenterie amibienne. Je t'empêchais de laver ta tenue de combat pour la vraisemblance et de te laver la figure pour accentuer les traces de fatigue de la longue marche. Je te faisais jeûner pour te donner cette gueule de loup maigre des soldats qui étaient dans ma mémoire. Oui, je t'en ai fait baver. Je t'ai même fait tirer à balles réelles – ce qui est très impressionnant – parce qu'elles coûtaient moins cher que les balles à blanc. Dans ces conditions, il n'y a pas de milieu, soit on se déteste, soit on s'estime. C'est comme ça que nous sommes devenus amis."

1966 – En 1966 il tourne *OBJECTIF 500 MILLIONS*

1967 – En 1967, il passe deux mois au Vietnam, avec un cameraman et un ingénieur du son, pour filmer des soldats américains sur le terrain, ce qui deviendra : *LA SECTION ANDERSON*, film qui remporte l'Oscar du meilleur documentaire à Hollywood en 1968 et de nombreuses distinctions internationales.

1969 – En 1969, il publie un second roman, *L'ADIEU AU ROI*, qui lui vaut le Prix Interallié.

Le réalisateur américain John Milius portera le roman à l'écran avec Sean Connery, après s'en être inspiré pour coécrire le scénario d'*Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola.

1976 – Il publie un nouveau roman en 1976, *LE CRABE-TAMBOUR*, qui obtient le Grand Prix du Roman de l'Académie française, et qu'il porte à l'écran l'année suivante, grâce au concours de la Marine nationale. Ses interprètes sont Jean Rochefort, Jacques Dufilho, Claude Rich et Jacques Perrin. Jean ROCHEFORT a déclaré : *"Schoendoerffer n'est pas un homme qui fait du prêt-à-porter. C'est un écrivain, un poète. Il a le désespoir à fleur de peau."* Le film reçoit le Grand prix du cinéma français et trois Césars dont meilleure photographie à Raoul Coutard qui raconte :

"Pendant le tournage, nous avons dû passer une nuit à bord d'un bateau de pêche, ce qui n'était pas prévu. L'embarcation n'offrait aucun confort. Nous avons donc laissé les meilleures places aux comédiens, et l'équipe technique a fait avec ce qui restait. Pierre a dit : Si c'est moi le chef, c'est à moi de dormir sur le sol. Il s'est enroulé dans son manteau et a passé la nuit ainsi."

LIVRE : Voici quelques citations de son livre : *LE CRABE TAMBOUR*

L'Eole bute contre une mer hachée – "maniable", écrit l'enseigne au journal de bord – sous le brasillage de cent mille étoiles et l'ombre épaisse des nuages. Un paquet d'embruns étincelants s'élève de l'étrave, aussitôt gelé, rabattu avec un crépitement de chevrotine sur la tôle. La coque vibre, toute la masse est prise d'un tremblement. L'Eole roule, comme trébuché un cheval, se redresse, retrouve peu à peu son long et souple galop dans la plaine noire et blanche et froide, mouvante, infinie. La plaine étrange, si triste, qu'on entend parfois à travers les hurlements du vent, ferait croire que l'univers a une âme...

...Toujours le même vent mais la nuit a changé : c'est un diamant noir étincelant. Rien ne donne le sentiment d'épouvante devant l'horreur et la splendeur de l'univers comme une tempête sous la minérale clarté du grand Nord. L'aurore boréale palpite. Le bateau roule, roule et roule encore sous les formidables coups, accablé de glace, renâclant à s'enlever sur les lames. On se sent engourdi d'un insidieux désir de silence, de repos, de néant...

...J'ai été mis aux arrêts de rigueur pour être descendu à terre sans autorisation et avoir retardé l'appareillage du bateau, mais ça m'était égal, j'avais senti l'odeur des nuits de Colombo, des nuits d'Asie, pleines de promesses, de menaces, de démence. J'avais été enivré. Je ne pourrais jamais plus l'oublier. L'Asie !...

1981 – LIVRE Il publie *LA-HAUT*

1982 – En 1982 il réalise *L'HONNEUR D'UN CAPITAINE*. Le film reçoit le Prix de l'académie du cinéma et le Prix Delluc de l'académie Française.

1987 – Il tourne : *REMINISCENCE OU LA SECTION ANDERSON 20 ANS APRES*.

En 1988 – Il est élu à l'Académie des Beaux-Arts

1989 – Il tourne : *L'ADIEU AU ROI*

En 1992, il réalise son film le plus ambitieux, *DIEN BIEN PHU*, tourné au Vietnam, avec Donald Pleasence.

Il dit : *Je suis content et fier d'y avoir été, même s'il a fallu payer le prix de la captivité.*

Oh je sais bien que ce n'est pas parce qu'on accepte de se faire tuer pour une cause que cette cause est juste. Mais je m'en fous de la cause... je vous parle des hommes... je pourrais vous donner la liste. De toutes les origines, de tous les rangs de l'armée. Il y en a, je ne sais même pas leur nom. Je ne les ai vus qu'une fois, mais je sens encore... leurs doigts sur mon cœur. Un seul type bien, vraiment bien, et ça change tout. Un seul ! Là-haut il y en avait plein !

2003 – LIVRE : En 2003 il publie *L'AILE DU PAPILLON*.

2004 – En 2004 il tourne son dernier film dans le Sud-Finistère. Film-testament, *LA-HAUT, UN ROI AU-DESSUS DES NUAGES* raconte ses épopées humaines, les guerres coloniales perdues et les soldats qui les ont faites.

Voici quelques extraits de son livre : *L'ADIEU AU ROI*

Je ne veux pas vous raconter ma guerre, comme mon père m'a raconté la sienne. Toutes ces guerres sont toujours tristement les mêmes : on a piétiné dans la boue, on a longtemps attendu, on a tiré, ils sont morts. C'est ça la guerre, quand on en revient.

OU ENCORE :

Hommes vulnérables de poussière et de sang, hommes nus des confins, serrés autour de vos feux, hommes de peu de poids dans la mémoire du monde, ô peuple libre des forêts oubliées, au-delà des grands fleuves rouges, au-delà des vallées perdues, derrière les collines...

...Je me suis fait peur parfois... Il ne faut pas descendre trop profond dans la nuit de soi-même, il ne faut pas plonger dans les eaux troubles du marais maudit : les monstres sont là... dessous, immobiles...

...La vie est un massacre de rêves, un cimetière de rêves piétinés, trahis, vendus, abandonnés, oubliés... Quel gâchis !...

...Je ne verrai plus Bornéo, sa côte noire sur l'océan éblouissant, plus jamais ce ciel de la mousson de nord-est avec ses énormes nuages qui se boursoufflent jusqu'à trente mille pieds d'altitude. Je ne sentirai plus ce vent tiède, encore tout mouillé d'avoir couru sur les lames de la mer de Chine, qui apporte avec lui une odeur de fange, d'humus, de bois pourrissants mêlé d'un reste d'iode. Je ne remonterai plus les grands fleuves rouges, les pistes ensevelies dans les forêts semblables à des cathédrales, vers les montagnes bleues... Ma quête est finie...

Et enfin dans son livre *LA-HAUT* :

...Que sait-on des morts, si ce n'est qu'un jour on leur ressemblera ?...

Pierre Schoendoerffer décède le 14 mars 2012, âgé de 83 ans.

Le monde de Pierre Schoendoerffer était apparemment à l'opposé de mes convictions, de mes combats politiques.

Mais seulement apparemment, car en fait son cinéma et sa littérature m'ont touchée profondément.

Cette quête éternellement inassouvie d'un ailleurs, cette plaie ouverte de l'absence du père, cette sensibilité à la beauté de l'eau, de la lumière, de la forêt, des odeurs d'un pays, cette difficulté à vivre le quotidien quand il est privé de la grande exaltation de la fabrication d'une œuvre, ce respect de l'obéissance républicaine, cette fascination pour une communauté d'hommes prêts à se sacrifier pour des valeurs qui dépassent les individus, cette compassion, cette solidarité avec les petites gens, ceux qui pataugent en godillots dans la gadoue, tout cela dans son œuvre m'a bouleversée.

Je n'ai pu aujourd'hui qu'effleurer la richesse d'une création et d'une vie dont son épouse et ses enfants ici présents auraient encore tant à témoigner.

Pour conclure je dirais : il y a deux Schoendoerffer : le cinéaste et écrivain couvert de prix, l'académicien président de notre compagnie qui a laissé à tous un souvenir ému, le soldat honoré en grande pompe par une armée reconnaissante, et puis il y a l'autre Schoendoerffer : celui qui a souffert de la guerre à travers son père et sa mère, qui n'a peut-être pas d'orthographe mais fait œuvre de poète remarquable, pupille de la nation, rejeté par la grande porte du cinéma officiel qui revient par la fenêtre avec sa caméra, notre kalachnikov à nous, cinéastes. Il y a le Schoendoerffer qui filme pour témoigner de la souffrance des gens, mais joyeux, plein de vitalité quand il s'agissait de rassembler des équipes au bout du monde pour qu'elles le suivent dans sa création, il y a aussi le Schoendoerffer nostalgique, il y a un homme quoi, avec toutes ses magnifiques contradictions.

Un homme éminemment aimable.

C'est la grandeur de notre académie que de nous amener à célébrer chez les artistes qui nous ont précédés, au-delà de notre histoire personnelle, ce qu'il y a de mieux en eux, ce qui fait que leur œuvre ne sera pas oubliée parce qu'ils ont su transformer leur vie aussi belle ou triste soit-elle, en des œuvres utiles à partager avec l'humanité.